

# Adieu XX<sup>e</sup> siècle

PAR FRANÇOIS RACHLINE\*

**L**e XVII<sup>e</sup> siècle avait plongé dans le passé pour se donner une âme; le XVIII<sup>e</sup> fit l'inventaire du présent pour y trouver la lumière; le XIX<sup>e</sup> se tourna vers le futur pour exister: Darwin orienta le mouvement, Marx assigna un sens à l'Histoire, les entrepreneurs industriels concurent, activement, l'utopie que Thomas More avait seulement pensée.

On peut certes dire que le XX<sup>e</sup> siècle restera dans l'Histoire comme celui d'Auschwitz et d'Hiroshima, ou plus positivement, celui de la lune conquise et de la femme libérée. Il est aussi un immense laboratoire expérimental répondant aux vœux du XIX<sup>e</sup> siècle. Et de fait, le XIX<sup>e</sup> a puissamment imaginé ce que le XX<sup>e</sup> a lourdement expérimenté. Le communisme «réel» en fut le produit. Des millions d'hommes ont rêvé d'opulence équitable à travers cette idéologie qui s'est voulue, peut-être, un gigantesque écho à la Révolution française.

L'année symbole de 1989 marque une rupture désormais visible: nous ne sommes plus au XX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'effervescence actuelle, on avance bien des raisons pour expliquer la décomposition du bloc de l'Est. Les facteurs culturels: peu de choses différencient un ancien combattant soviétique en Afghanistan d'un ex-GI au Vietnam: même dissolution des valeurs, même attrait pour la drogue ou pour l'alcool. Les facteurs politiques: la poussée libertaire des peuples, qui n'acceptent plus le couvercle d'airain du Parti unique, dans le même temps où l'empire soviétique ne parvenait plus à tenir en laisse les «pays frères». Les facteurs techniques: à l'âge des satellites et de l'information généralisée, comment s'opposer durablement aux mouvements de communications qui transcendent les frontières et envahissent les esprits?

Le dernier facteur, sans doute le plus puissant, est économique. De 1917 à 1989, la tentative communiste a lutté contre un ennemi insidieux: le développement économique occidentale. Tandis que la pénurie s'installait progressivement à l'Est, l'abondance s'instaurait peu à peu à l'Ouest. Malgré deux crises majeures, malgré des à-coups, malgré des guerres, l'Occident a poursuivi son développement économique, et les démocraties se sont affermissent. Simultanément, l'URSS a dévoilé progressivement au monde son incapacité à maîtriser l'économie, malgré les moyens engagés. Au contraire, l'Est réclama régulièrement l'aide de l'Ouest, et le FMI accueillit plusieurs pays du bloc soviétique. Et tandis que l'URSS et son empire aspiraient au développement économique sans en accepter la première des contraintes, la liberté et les libertés, l'Ouest vécut le laminage des frontières économiques et l'ouverture toujours plus grande au grand jeu de la compétition. L'interdépendance croissante des économies nationales, l'impossibilité de contenir à l'échelle planétaire les mouvements d'individus, d'idées, d'informations, de capitaux, de services, de marchandises, dessina une nouvelle géographie: au vieux monde clos des échanges entre nations se substitua le champ ouvert de la circulation généralisée des flux. Le bloc de l'Est découvre aujourd'hui Lamar-tine: «Le commerce, qui a besoin de la liberté par intérêt, finit par en contracter le sentiment».

Du temps où chacun pouvait s'isoler — relativement — et contenir les flux au sein de son propre territoire politique, il était concevable de maintenir les cloisonnements, et d'emprisonner les individus comme les échanges. Mais l'effondrement des barrières économiques sous les coups de boutoir de l'information a révélé soudainement l'impossibilité de vivre en splendide isolement. L'Ouest l'a compris; l'Est le découvre. En ce sens, la décomposition du communisme témoigne de l'écono-

mie triomphante. L'économie a tué le communisme, à petits feux, de l'intérieur, par les difficultés insurmontables qu'elle a révélées, et, de l'extérieur, par les succès enviables qu'elle a mis hors de sa portée. Le XX<sup>e</sup> siècle nous avait accoutumés à voir le capitalisme flanqué de son contre-modèle. Le vieux couple ne s'aimait pas trop, mais du moins trouvait-il dans la lutte binaire un réservoir d'énergie toujours utilisable en cas de crise grave chez l'un ou chez l'autre. L'aventure se termine, et le capitalisme va devoir vivre en célibataire. C'est au sein du système qu'il va falloir désormais actionner des ressorts. Or la chute du communisme historique présente un risque: que par contrecoup, l'idée d'un capitalisme sauvage l'emporte et s'impose comme l'autre terme de l'alternative. Ce capitalisme sauvage a fait faillite dans les années 30, et l'interventionnisme étatique depuis lors a prouvé sa nécessité. La gestion étatique du krach de 1987 (injection immédiate de monnaie pour éviter un collapsus mortel) en est un des plus récents

**L'année symbole de 1989 marque une rupture désormais visible: nous ne sommes plus dans ce XX<sup>e</sup> siècle qui nous avait accoutumés à voir le capitalisme flanqué de son contre-modèle, le communisme. Le vieux couple ne s'aimait pas trop, mais du moins trouvait-il dans la lutte binaire un réservoir d'énergie toujours utilisable en cas de crise grave chez l'un ou chez l'autre. L'aventure se termine, et le capitalisme va devoir vivre en célibataire.**

témoignages. L'accroissement des disparités au sein des pays riches, entre riches et pauvres, et entre pays riches et pays pauvres; la multiplication des nuisances, désormais à l'échelle planétaire; les dérèglementations (les transports aériens et les marchés de capitaux en sont deux exemples spectaculaires) ont souligné que le libéralisme pur et dur rencontrait rapidement ses limites. La re-régulation, qui va probablement caractériser les années 90, témoigne d'une remise en cause: le libéralisme aussi n'est plus ce qu'il était. Au total, les conditions paraissent remplies pour qu'une véritable réflexion s'instaure concernant le fonctionnement du capitalisme. Elle est impérative si l'on veut endiguer la montée des nationalismes et le retour de l'extrémisme religieux. Si les démocraties occidentales à économie de marché enregistrent un succès supplémentaire avec le renoncement de l'Est aux formes les plus archaïques de l'autoritarisme, il ne faudrait pas en conclure qu'elles sont exemptes d'eff-

orts pour corriger les inégalités que l'économie triomphante suscite. Pour tendre vers la justice sociale, il leur faut la vraie paix, la «paix chaude» dont le développement économique a tant besoin, et dont il est aussi, profondément, le ferment. Débarrassé du contre-modèle qui depuis soixante-dix ans hypothéquait tout socialisme libertaire, nos sociétés peuvent enfin accueillir cette idée avec sérénité. Autrement dit, l'avènement de l'idée socialiste n'est pas derrière nous, mais bien avant. Ce qui est derrière nous, c'est le prétendu «socialisme scientifique». L'utopie, elle, est prête à frapper une deuxième fois à la porte de l'Histoire. C'est cette chance formidable qui s'ouvre aujourd'hui avec le XX<sup>e</sup> siècle.

\*Economiste

## Le désir Tapie

PAR GERARD MILLER

**L'**année dernière, au théâtre, Pierre Arditi jouait *Don Juan*. Il ironisa sur son propre charisme, le comparant à celui de Brigitte Bardot: «C'était au début des années soixante, dans les studios de Billancourt. Nous étions à la cantine, une bonne centaine, quand tout à coup, ouvrant la porte sans dire un mot, sans rien faire de spécial, Brigitte Bardot entra. Tout le monde, tout le monde, s'arrêta pour la regarder; dans la salle, on aurait entendu une mouche voler... Moi, quand j'ouvrais une porte, les gens continuent de manger.»

Singulièrement, Kissinger racontait sur de Gaulle la même anecdote. A la réception offerte par Nixon après les obsèques d'Eisenhower, «la présence de De Gaulle était telle qu'il fut le point de mire de toute l'assistance. D'autres chefs de gouvernement et de nombreux sénateurs qui proclamaient leur antipathie pour les généraux autoritaires se pressaient autour de lui et le regardaient comme une bête curieuse. On avait l'impression que s'il se dirigeait vers une fenêtre, le centre de la pièce se déplacerait et tout le monde basculerait dans le jardin.»

Brigitte Bardot, le général de Gaulle: à quoi attribuer ces réussites transférentielles aussi contrastées qu'absolues? Je vois régulièrement un petit garçon de six ans qui se pose cette question. Bien que pensant continuellement à son avenir, il inquiet beaucoup ses parents. Il les inquiet parce qu'il ne veut être ni pompier ni chirurgien. A la différence de ses camarades de classe, aux vocations standard, il répète simplement: «Moi, plus tard, je voudrais être aimé comme un héros.» L'ambition paraît noble, mais la profession insaisissable. Son entourage en est réduit aux conjectures: comment savoir ce qu'il doit cultiver en lui ce bambin pour s'assurer un jour du cœur de ses semblables? Son âme comme l'abbé Pierre? Son look comme Delon? Son humour comme Coluche? Sa voix comme Iglésias? Son quant-à-soi comme Mitterrand?

Bernard Tapie, dont la popularité — ou du moins la curiosité qu'elle suscite — se trouve ces jours-ci au zénith, pourrait répondre: ce que qu'il faut cultiver, telle une idée fixe, c'est son désir. *Le désir Tapie*, réaffirmé à l'heure de Vérité par le défi lancé à Le Pen, constitue en effet un remarquable exemple de la fascination que peut exercer sur ses semblables un sujet

qui réussit à se mobiliser lui-même. Car le président de l'OM est d'abord le sergent recruteur de sa propre libido.

Pour entrevoir le ressort de sa légendaire énergie, il faut complexifier un peu ce qu'on sait de la fonction du Père mortel dans la névrose obsessionnelle. Pour avoir décrit en son temps, dans ces mêmes colonnes, la campagne présidentielle de Raymond Barre, j'ai certes contribué à populariser l'image de l'obsessionnel indécis, dubitatif et compact, spectateur nostalgique de son immobilisme, regardant de côté la mort qui le regarde en face de «ses yeux de bitume». Mais ce serait méconnaître la contribution que les grands obsessionnels ont apportée au progrès du monde, que de réduire ainsi leur désir à ce pouvoir de cadavérisation personnelle! La performance, l'exploit, l'héroïsme — l'activité la plus obsessionnelle peut parfaitement leur céder le pas, si ce qu'on appelle les circonstances l'exigent. Et celui-là même qui ne voulait que temporiser se sentira pousser des ailes, si la ville brûle, si s'écroulent les murs et les symboles de la puissance phallique, si devient manifeste la déconfiture du Père.

Eh bien, de l'existence de Bernard Tapie dont je ne connais que ce qu'il donne à voir, je dirais que m'a épaté d'emblée le rapport qu'elle entretenait avec le manque de l'Autre. Ce qui le met en branle, ce qui le dynamise, ce qui fait de lui un sujet à proprement parler désirant, c'est la rencontre d'un Autre qui a failli. Ne voulant rien savoir de la castration à laquelle il est alors confronté, il s'enorgueillit de l'annuler. Son narcissisme se renforce de ces rencontres à répétition avec des objets en déclin, qu'à peine requinqués, sa libido déserte. Il n'aime Wonder qu'éteinte, et c'est moins Le Pen qui excite sa passion que l'impuissance à la combattre que celui-ci génère.

Il y a du coup un côté profondément comique chez Tapie. Et sympathique. C'est que les Pères malades et faillis courant malheureusement les rues, il se sent nécessaire partout! A la Bourse, à la télé, dans les stades, au Parlement... Et partout, il nous raconte la même histoire: Hercule contre *Titanic*. Oui, le malaise dans la civilisation a créé le premier homme à tout faire de la promotion du phallus. Chapeau!

### Rectificatif

Il a suffi d'un fax peu lisible et d'un œil distrait pour que se produise la bavure. L'article publié dans le dernier numéro de *Libération* («Nous n'irons pas à San Francisco») n'avait pas un mais deux auteurs. Il est co-signé, en effet, par Michael Pollak, auteur du livre (*Les Homosexuels et le sida*, Métailié) fausement attribué à J.-P. Moatti.